

L'APPROCHE DE LA PERFECTION

Les dernières minutes de sa vie terrestre, Simon Berthelot les vécut au ras du sol. Terrassé par une crise cardiaque, la seconde en l'espace de trois mois, il revint d'un bref évanouissement, rouvrit les yeux en souffrant atrocement et contempla les nœuds du tapis persan qui recouvrait le parquet de son bureau, du plus près qu'il n'avait jamais regardé quoi que ce soit au monde. Rassemblant ses dernières forces, il entreprit de ramper jusqu'à une tablette sur laquelle était posé un téléphone, et essaya de composer le seul numéro dont il parvienne à se souvenir, celui d'un ami qu'il pensait être chez lui. Mais son index tremblait, il commit une erreur de chiffre, et la communication se trouva finalement établie avec une entreprise inconnue, dont le standard surchargé le brancha immédiatement sur un message enregistré ; plusieurs fois, sur fond de *Marche turque*, une voix amicale l'assura : « Nous nous efforçons de raccourcir votre attente ; surtout ne quittez pas ; nous nous efforçons de raccourcir votre attente. » Ces mots apaisants furent les derniers qu'il entendit en mourant.

Autour de son cadavre, le long des murs de son cabinet de travail plongé dans la pénombre, les dessins accrochés dans leurs cadres dorés, de haut en bas des cimaises tendues de rouge sombre, semblaient réunis comme pour lui rendre hommage. Ce fut du moins

l'impression (« comme une garde que l'on monterait ») qu'éprouva le moins aguerris des jeunes pompiers aux casques argentés qui défoncèrent à grand-peine la porte blindée de son appartement, six jours plus tard, alertés par un voisin de palier qui avait fini par s'étonner d'apercevoir la lumière de la chambre à coucher de son vis-à-vis allumée en permanence. L'odeur était pestilentielle, avec la chaleur, mais heureusement elle ne s'incrusta pas sur ce qui restait de valeur dans l'appartement, les quelque trois cents dessins de la collection.

L'après-vie de Simon Berthelot commença par ressembler à ce qu'on lui avait annoncé qu'elle serait, dans les multiples cours d'éducation religieuse subis pendant son enfance chez les bons pères. Il fut soupesé à l'aune de ses bienfaits, son existence examinée de façon globale puis détaillée, ses erreurs décomptées, les véritables motivations de ses bonnes actions passées au crible. On lui remit de tout cela un rapport complet, parfaitement dactylographié, et qui ne contenait que des jugements précis et circonstanciés, avec tous les attendus et « considérants » possibles. Maintenant le chérubin en charge de son cas tenait le même document entre ses ailes neigeuses, harmonieusement repliées devant lui. Simon s'aperçut qu'il le contemplait d'un air légèrement écœuré.

« Qu'est-ce que je vais faire de vous, Berthelot ? Vous vous rendez compte de tout ce qu'il y a, là-dedans ? »

« Eh bien, si j'ose avancer une suggestion, j'avais pensé qu'un peu de Purgatoire... »

« Purgatoire, purgatoire, ils n'ont tous que ce mot-là à la bouche ! Remarquez que je ne dis pas non. S'il n'y avait que les, voyons un peu, cinq millions deux cent soixante-douze mille six cent vingt-sept péchés véniels, on pourrait s'entendre. Mais ce qui me gêne davantage, c'est votre I.A.E. Très mauvais, ça, l'I.A.E. ! En règle générale, un vrai billet pour en bas ! »

Tremblant sur ses jambes qu'il ne sentait d'ailleurs plus, Simon ne put que bégayer : « I.A.E., kekekekeksa ?

– Incapacité à Aller vers les Êtres ! Une de nos catégories les mieux cernées, si j'ose dire : très répandue chez les gens aisés, les habitants des zones urbaines, les citoyens des pays les plus industrialisés. D'ailleurs français, célibataire, rentier, vous entrez parfaitement dans cette statistique. Et, oh là là, je n'avais pas vu ça, là ça s'aggrave, mais oui, *collectionneur*, de surcroît !

– Justement, Votre Honneur, c'est à cause de ça, l'I.A.E. !

– Expliquez-vous donc un peu, suggéra l'angelot au visage enfantin, les joues gonflées comme s'il soufflait encore en l'air, formant un de ces nuages sur lesquels montent au ciel, après leur martyre, les belles saintes dévêtues, de longs cheveux cachant leur insoutenable nudité. Il fit à Simon le coup du sourire de Reims, et celui-ci, en véritable amateur d'art, se sentit impuissant devant tant de beauté.

– C'est que, voyez-vous, on ne peut pas s'occuper des humains lorsqu'on a décidé de consacrer sa vie aux objets. J'ai toujours collectionné : enfant, je ramassais

des cailloux néolithiques, j'exposais mes plus belles billes d'agate dans une petite vitrine, et tenez, je me souviens maintenant, j'ai même écrit un catalogue de mes buvards médicaux, vous savez, ceux où il y avait des réclames de pharmacie...

– Hérésie ! Matérialisme forcené ! Tout ça est dans le dossier, d'ailleurs !

– Mais ce n'était rien, rien encore à côté des véritables œuvres d'art ! Vers mes vingt ans, c'est devenu une sorte de folie ; dès que j'avais un moment de libre, je fonçais au marché aux Pucés, ou chez les antiquaires. À l'époque, mes parents étaient encore de ce monde, enfin je veux dire de l'autre, évidemment, et je n'avais pas d'argent...

– Belle mentalité, allez toujours, vous aggravez votre cas !

–... alors j'ai commencé par acheter des terres cuites cassées en deux, des tableautins à dix francs. Je progressais beaucoup par échanges, si vous voyez ce que je veux dire ? Il s'agit de s'entendre avec un autre amateur, de lui proposer ce dont vous souhaitez vous débarrasser en échange de ce qu'il a de meilleur, et de susciter en lui à la fois le dégoût de ce qu'il possède et le désir de votre nanar...

– Mon *quoi* ?

– ... nanar, votre honneur, nanar avec deux a ; le mot, argotique, certes, et je m'en excuse, désigne un objet qui a bonne allure au premier abord mais ne présente en fait aucun intérêt. Un estampage en plâtre, ou bien, par exemple, le fac-similé d'un dessin original. Mais j'ai fait bien pire encore... »

Simon ne pouvait s'empêcher de parler, d'avouer ses roueries et son passé quelque peu malhonnête, porté par un désir de se confesser tel qu'il n'en avait plus éprouvé depuis sa douzième année. Tout en relisant certains paragraphes surlignés d'un rouge éclatant, le chérubin hochait la tête. À un aveu particulièrement choquant, Simon crut même le voir essuyer une larme sur sa joue potelée, du bout délicat d'une de ses plumes blanches.

« Cette vieille dame était ruinée, et vous lui avez acheté pour cinq cents francs un dessin de, comment dites-vous, Ouatteau ?

– Watteau, oui, un artiste de l'époque des fêtes galantes. Mais elle ignorait totalement ce que c'était ! Un simple bout de papier pour elle, et moi j'avais toute ma vie espéré en trouver un...

– Le dossier précise qu'elle était alitée, dans un état lamentable, avec un stimulateur cardiaque, quand vous avez entamé cette négociation. Vous n'avez éprouvé aucun sentiment de pitié ?

– J'ai eu tort, bien sûr. Mais de toute façon, je n'avais pas de quoi me payer une œuvre de cette importance, à l'époque. Devais-je pour autant la laisser échapper ? Si ce n'avait été moi, quelqu'un d'autre aurait fait pareil. »

L'interrogatoire se prolongea considérablement. Simon se vit rappeler des circonstances qu'il avait oubliées, des agissements qu'il ne parvint même pas à expliquer. Le chérubin finit par refermer le dossier d'un coup d'aile plutôt sec. Il allait rendre son verdict :

« Vers le bas ! », prononça-t-il d'un définitif frémissement de toutes ses plumes. « En arrivant, vous demanderez un R.T.T., voyons un peu, à la date du quinze juin 2017. De toute façon, ça sera déjà prêt, ils sont formidablement efficaces ! Vous allez comprendre votre douleur ! »

L'Enfer s'entrouvrit sous les pieds de Simon et il descendit jusqu'au hall d'entrée, assez imposant dans son style architectural mal défini. Le diabolin affairé qui le prit en charge présentait exactement les mêmes traits que son interlocuteur de l'étage supérieur, mais semblait affligé d'un vilain eczéma.

« Une seconde, dit-il en crachant une petite scolopendre rose, où en étais-je ? Ah oui, 1 200 degrés pour le four 27 (il tourna de ses doigts crochus un interrupteur rougeoyant). Bon, voilà qui est fait, à vous maintenant. Berthelot, Berthelot, ah, je l'ai ! Bon, alors, un R.T.T. Je suppose que vous reprenez votre tenue d'arrivée ?

– C'est que...

– Faites voir votre fiche ! Tiens, c'est drôle, c'est bien la première fois que je vois quelqu'un envoyé à cet endroit ! Vous avez la date ?

– Là-haut, on m'a parlé du quinze juin 2017...

– Un an et cinq jours après votre décès, lut le diabolin sur un écran placé au-dessus de son pupitre. – Bien ; je vous rappelle que vous serez dans l'incapacité de raconter quoi que ce soit sur ce qui se passe de ce côté, cette communication est automatiquement verrouillée. Et que, de toute façon, personne ne vous reconnaîtra. Vous aurez un visage neutre.

Voilà, signez ici, en deux exemplaires ; et dirigez-vous vers le tunnel R.T.T. 227, vous allez connaître votre douleur !

– Monsieur, s’il vous plaît, osa demander Simon en s’inclinant, qu’est-ce que cela signifie, R.T.T. ?

– Retour Temporaire sur Terre, évidemment, espèce de crétin » répondit le diabolin nauséabond en appuyant sur une manette en forme de trident. Simon se sentit aspiré par une puissance incontrôlable, transporté au-delà de l’infini, puis finalement replongé dans quelque chose de gluant, une atmosphère pesante et lourde d’angoisse, la vie telle qu’il l’avait oubliée.

Un léger choc au bas des reins, et il se retrouva assis sur un siège de cabinet, dans des waters fermés à clé et qui sentaient mauvais. Le seul endroit au monde où l’on puisse réapparaître avec une parfaite discrétion, comprit-il aussitôt. Quelqu’un tambourinait derrière la porte. Il se leva, tira la chaîne, ouvrit le loquet et remonta un escalier étroit, débouchant dans la salle d’un estaminet. C’était le moment où le café se vidait brusquement, deux heures sonnaient à la pendule au-dessus du percolateur. À travers les vitres malpropres sur lesquelles jouait un soleil qui ne le réchauffait plus, Simon aperçut une architecture familière et hideuse, la masse rugueuse et inélégante de l’Hôtel Drouot, vue du coin de la rue de La Grange-Batelière.

« Mon Dieu », invoqua-t-il en silence, « vont-ils vraiment me faire ça ? Est-ce qu’on ne pourrait pas me jeter dans l’un de leurs fours, à la place ? Ou

m'arracher les ongles avec des tenailles ? Ou m'empaler du matin au soir ? Mon Dieu, tout mais pas ça ! »

Il venait d'apercevoir, collée sur le mur de l'édifice, la grande affiche qui annonçait, pour le jour même, la dispersion de sa propre collection :

Dessins anciens et modernes, provenant de la collection Berthelot, vente après décès par le ministère de Maîtres Auffray et Poulet, commissaires-priseurs. Expert, M. Brigantin. Le quinze juin 2017, à quatorze heures quinze, Hôtel Drouot, salles cinq et six réunies.

Sur le visage de Simon, méconnaissable et anonyme même pour les rares personnes qui l'avaient aimé, passa le souffle puissant et embaumé d'une armée de chérubins invisibles qui l'empêcha tout juste de s'évanouir.

Au lendemain du décès de Simon, les convoitises qui entouraient sa collection se donnèrent libre cours. Il avait toujours su garder de bonnes relations avec quelques-uns des membres de l'administration du musée du Louvre, puissante machine dont les rapports avec les amateurs sont rarement faciles et toujours fluctuants. Ainsi, le plus lancé mondainement des conservateurs du Cabinet des dessins, Miramont, marié à la fille d'un diplomate dont le père avait connu Simon, se désigna-t-il aussitôt de lui-même pour veiller aux intérêts de l'État dans cette délicate affaire. Il apprit facilement le nom du notaire chez qui était

déposé le testament du disparu et l'appela sans perdre un instant.

« Nous serions fort étonnés, cher maître, que monsieur Berthelot n'ait pas souhaité manifester son attachement à la France en cette, heu, ultime occasion ?

– Je crois me souvenir d'une clause, effectivement, chevrota maître Grippe. De toute façon, vous serez convoqué à l'ouverture du testament, demain en huit. »

L'après-midi même, à la réunion hebdomadaire du Département des Arts Graphiques, dans la grande salle de consultation, sous les statues d'or bruni et les énormes vases de Chine placés dans des niches à mi-hauteur des murs, Miramont fit la roue devant ses collègues moins chics socialement et légèrement agacés : « J'ai eu plusieurs fois l'occasion de rencontrer dans ma belle-famille monsieur Berthelot, un homme absolument charmant, et je pense que nous n'aurons qu'à nous louer de sa générosité. Je lui avais fait comprendre combien il était essentiel qu'une collection comme la sienne ne soit pas dispersée à l'encan, et... »

« Mais, Charles-Paul, l'interrompit Christine Grand, la conservatrice en chef du Département et par là même son supérieur hiérarchique, une jolie femme brune indulgente et rêveuse, êtes-vous bien certain de ce que vous avancez ? Dans ce cas, nous devrions peut-être prévoir une exposition, ou un article dans *La Revue du Louvre* ?

– Je crois pouvoir vous garantir une bonne

surprise. Je disposais d'une certaine influence personnelle auprès de monsieur Berthelot. D'ailleurs, demain, je ne pourrai pas assumer ma permanence, puisqu'il serait indécent que je ne sois pas à l'enterrement. Une des petites jeunes me remplacera. »

Têtes des petites jeunes. Miramont était néanmoins le seul représentant des musées qui ait jamais réussi à pénétrer, usant de cette insistance mondaine qui côtoie parfois les mauvaises manières, dans l'appartement long et étroit où se trouvaient accrochés, sur trois rangs et au long des murs de trois pièces disposées en enfilade, les trésors de Simon. Cette visite remontait déjà à une dizaine d'années, Miramont venait d'être nommé à son poste, il faisait le siège des amateurs pour se faire reconnaître et établir avec eux des relations qu'il espérait fructueuses pour sa future carrière.

En 2005, donc, la collection que Simon s'acharnait à construire depuis bientôt deux décennies qu'il n'achetait plus que des dessins en revendant petit à petit ses autres objets, présentait à peu près le visage qu'elle prendrait définitivement (?) au jour de son décès, dix ans plus tard. La plupart des pièces capitales étaient déjà acquises, à des prix qui paraîtraient aujourd'hui bien bas : ainsi le grand nu androgyne sur papier bleu de Prud'hon, tel qu'il n'en apparaît un si beau sur le marché que tous les dix ans. Ainsi les deux carnets inédits d'Eugène Delacroix, l'un entièrement consacré au bref séjour espagnol de 1832, retour de Tanger, et l'autre parsemé de portraits de familiers du

salon de madame de Forget, sa cousine et probablement maîtresse. Et encore une étude de Degas pour *Sémiramis construisant une ville*, la jeune souveraine vue de profil, debout près d'un grand cheval pâle. Et de merveilleuses feuilles de Vouet, de Le Brun, un lavis de Poussin préparatoire pour *Olympos et Marsyas*, une de ses œuvres de jeunesse les plus fameuses. Miramont courait presque d'un mur à l'autre, au bord du mal de tête, enregistrant visuellement le plus qu'il fut capable de retenir, s'extasiant tout en cherchant à dire des choses intelligentes. Certains de ses collègues ne se gênaient plus lorsqu'ils avaient accès à des collections privées, prenant carrément des notes sous le nez du propriétaire ou proposant de revenir avec un photographe, mais lui n'en était pas encore là ! Et puis, pour une fois que l'on se trouvait entre gens du même monde ! Il s'arrêta soudain devant une sanguine richement encadrée dans une bordure sculptée « à queues-de-cochon ».

« Mais, dites-moi, cher monsieur, risqua-t-il, ne dirait-on pas... ce grand nom que je n'ose même pas prononcer... »

– Oui, admit Simon, c'est bien un Watteau. L'étude pour le personnage de gauche de *L'Enseigne de Gersaint*.

– Mais oui, bien sûr, celui qui met en caisse un portrait de Louis XIV. On a dit qu'il s'agissait d'une métaphore de la peinture démodée, les derniers soupirs du grand genre...

– En tout cas, le graphisme est d'un modernisme étonnant, n'est-ce pas ?

– À tel point, cher monsieur, qu'une telle œuvre,

et je n'avais remarqué la marque de collection, en bas à gauche, une pièce Mariette de surcroît, aurait tout à fait sa place chez nous !

– Chez *vous* ?

– Enfin, je veux dire, vous *me* comprenez, au Louvre...

– Disons que j'y songerai », répondit évasivement Simon, en revoyant avec une parfaite netteté l'image de la vieille femme mourante et désargentée qu'il avait grugée de ce dessin majeur.

Après le départ de Miramont, Simon se dit qu'il avait rencontré un aimable agité de plus, et pensa à autre chose. Il vivait seul, sans agressivité particulière à l'égard d'autrui, en dehors de ce qui concernait son terrain de chasse, et ne s'étonnait plus depuis longtemps des faiblesses humaines. Miramont, chaque année, fit bien attention de lui envoyer ses vœux au premier janvier, et aussi le seul catalogue d'exposition qu'il ait jamais réussi à achever. S'y trouvait recensée, comme par un heureux hasard, une collection d'une importance à peu près égale à celle de Simon, et qui venait d'entrer au Louvre. Dans son *Introduction*, Miramont s'en félicitait bruyamment :

« Voici un exemple de générosité qui, nous l'espérons, sera suivi de bien d'autres : tant il est avéré que le réceptacle naturel de la collection privée, ce ne peut être rien d'autre que la collection publique. »

Simon s'interrogea sérieusement sur cet appel qui lui était visiblement destiné, ainsi qu'à quelques-uns de ses pairs ; il avait alors cinquante-huit ans, et

commençait à accuser les fatigues de l'âge. L'idée de laisser intact derrière lui le témoignage de ce qu'il avait réuni au cours de ses quêtes passionnées ne lui déplaisait pas. Mais le malheur voulait que les principes de conservation du Louvre aillent en contradiction avec cette préoccupation. Comme les dessins, exécutés sur des papiers fragiles et sensibles à la lumière, ne s'exposent pas en permanence, le musée les conserve dans des cartons, classés de façon alphabétique, ce qui provoque une évidente dispersion : autant dire que, par exemple, ses deux portraits dessinés par Chassériau, deux visages féminins tracés d'une très fine pointe de graphite, annotés du nom des modèles (*Léa et Jocelyne rue de Bréda*), se retrouveraient placés à la suite des deux mille dessins de cet artiste que possédait déjà le musée, et dont le catalogue, confié à un étrange et discutable chargé de mission à l'activité intermittente, n'était pas près de voir le jour. De même, le Prud'hon irait-il rejoindre les autres académies du maître, les Degas se retrouveraient-ils isolés dans le carton de cet artiste, les Le Sueur finiraient immanquablement séparés des Vouet ou des La Hyre. Tandis que, sur les murs de son appartement, ces œuvres, appréhendées toutes ensemble, se répondaient à l'évidence, dialoguant par une sorte de miracle organisé. Choisies avec le même enthousiasme, réunies par une volonté unique, elles formaient, toutes ensemble, comme les fragments d'un long poème auquel il ne manquerait plus que quelques strophes, une de ces mélodies imparfaites que l'on chante de mémoire, en sautant, de-ci

de-là, quelque inflexion oubliée. À ces silences répon-
daient des vides sur les murs, des manques que Simon
était le seul à percevoir, et que viendraient occuper, il
l'espérait si le Temps et les possibilités financières lui
étaient octroyés, les œuvres à venir, ce petit nombre de
découvertes auquel se restreignait maintenant son
désir : un paysage « noir » de Georges Seurat, une
belle sanguine d'Italie de Fragonard, peut-être même
– il est permis de rêver – un lavis blond de Claude
Lorrain, un de ces ports de mer bordés de palais dont
les marches s'enfoncent dans l'eau scintillante. Ses
souhaits allaient également vers d'autres pièces moins
importantes, mais constituant parfois le chef-d'œuvre
d'un dessinateur de second plan, et que le hasard lui
ferait par la suite rencontrer chez les antiquaires ou
dans une salle de ventes de province : croquis de
Saint-Aubin ou de Mellan, plume acérée de Bresdin,
esquisse de portrait d'homme à perruque réalisée par
Robert Nanteuil, exécutée sur vélin et froissée par le
temps.

C'est que Simon, on l'aura compris par cette brève
énumération, se consacrait exclusivement au dessin
français, cette école dont on a pu écrire qu'elle évo-
quait l'art d'un jardinier appliqué, mais dont les
audaces comme les retenues semblent avoir recueilli et
passé au crible ce que les pays environnants, en leurs
manifestations artistiques, ont exprimé de plus sincère
et de plus intéressant. Un Français de souche, vivant
à Paris et collectionnant des œuvres françaises, quoi
de plus national, se répétait Miramont en attendant,

assis sur le banc de peluche usagée de l'antichambre de maître Grippe, que sonne l'heure de l'ouverture du testament.

En face de lui, déambulant de long en large pour bien montrer qu'il n'était pas fonctionnaire, lui, mais officier ministériel, et n'avait pas à perdre un temps que les contribuables ne lui rétribuaient pas, maître Auffray s'énervait d'attendre son confrère et associé Poulet, mis en retard par un délicat partage à l'amiable chez les ducs de Galard qui souhaitaient partager entre cinq héritiers deux paires de commodes Boulle provenant de Marly. Les rapports qu'avait eus le commissaire-priseur avec Simon étaient si anodins qu'il ignorait pourquoi on l'avait convoqué là. À peine s'il se souvenait de ce grand monsieur poli, souvent vêtu d'un blazer croisé bleu marine à boutons dorés, qui assistait ponctuellement à chacune des ventes de dessins qu'organisait son étude, toujours assis au premier rang, n'enchérissant qu'avec prudence et l'air dégoûté, et capable de vous laisser avec le lot sur les bras quand on le « bourrait » un peu trop, en prenant contre lui des enchères imaginaires. Un homme de grand goût, probablement, maître Auffray se souvenait d'un lavis de François-André Vincent vendu trois ans plus tôt, catalogué comme tel par son petit expert Brigantin, trop rapide comme toujours, et dont ce monsieur Berthelot, qui l'avait acquis pour un prix tout à fait raisonnable, était venu lui dire à la fin de la vente qu'il s'agissait sans doute d'un authentique Fragonard. Encore un

rêveur, s'était dit alors le commissaire-priseur, jusqu'à ce que l'année suivante, le dessin figure à la grande rétrospective *Fragonard maître de l'amour* organisée par le fameux Rozenkrantz, l'homme à l'écharpe bleue, d'abord au Grand Palais puis au Metropolitan Museum de New York. Au soir du vernissage, Brigantin s'était fait passer un savon. Dieu merci, les vendeurs du dessin n'étaient pas assez amateurs d'art pour s'apercevoir qu'il s'agissait de la même œuvre. D'ailleurs, des histoires comme celle-là, il en arrivait tous les jours, à l'Hôtel Drouot. Mais heureusement, maîtres Auffray et Poulet – tiens, il arrivait enfin celui-là, on allait peut-être pouvoir y aller – avaient leur honorabilité pour eux.

Poulet, costume trop clair, cravate rouge, large et suant, réjouit malgré la chaleur, salua Miramont en qui il reconnut le fonctionnaire assez snob qui avait préempté une gouache de Carmontelle à la vente Mazeaud-Lafarge. Celui-ci lui rendit un regard aimablement apitoyé. Sur les talons de Poulet était entrée à son tour une petite dame murissante, assez audacieusement décolletée, en robe de coton imprimée de grosses fleurs jaunâtres, et qui reniflait abondamment. Le rhume des foins, peut-être, plutôt que le chagrin ? Elle s'assit pesamment à côté du jeune conservateur qui en frémit intérieurement, et se moucha bruyamment par deux fois. À ce moment, maître Grippe, minces lunettes d'or sur le bout de son nez, sortit de son bureau aux portes capitonnées. Puisqu'on venait de le prévenir que le

rendez-vous était au complet, on allait pouvoir commencer.

La lecture d'un testament, moment si empreint de tension pour ceux qui l'écoutent, permet à un notaire d'exercer paisiblement son sens de l'observation : à mesure qu'il égrenait les clauses que Simon avait énoncées dans son cabinet quelques années auparavant (l'appartement légué à une nièce mariée en province et qui n'avait pu se déplacer, les quelques valeurs mobilières réparties entre des cousins éloignés, de rares legs particuliers à des amis, l'un recevant le bureau d'acajou attribué à Riesener, l'autre une pendule de bronze avec le buste d'Homère, un troisième la bibliothèque d'ouvrages de référence sur l'histoire du dessin), maître Grippe sentait monter l'énervement dans la petite pièce. Une perle de sueur brillait dans le giron de la dame un peu penchée vers lui comme pour mieux entendre, et qui révélait, mon Dieu, des appâts encore nullement négligeables et, il fallait le reconnaître, bien charmants. Miramont, nonchalamment rejeté en arrière dans la pose d'un des *Rieurs* de Meissonier, un tableau qu'il avait revu le matin même dans les réserves du musée d'Orsay, très talon rouge, la jambe droite tendue et allongée au maximum, les paupières baissées, affectait de s'ennuyer à mourir. Les deux commissaires-priseurs enfin, placés de part et d'autre de ce couple mal assorti comme s'ils eussent été des potiches similaires dans une garniture de cheminée, dignes et tranquilles en apparence, commençaient à supputer avec satisfaction la raison de leur présence.

« Enfin, continua à lire maître Grippe de sa voix cassée par plusieurs millions de cigarettes anglaises, en ce qui concerne ma collection de dessins, dont on trouvera l'inventaire détaillé dans l'un des tiroirs de mon bureau d'acajou, je désire qu'elle soit vendue, par les soins de maîtres Auffray et Poulet, chez qui j'ai fait depuis trente ans tant de belles découvertes (un ange passa pudiquement), avec l'aide de l'expert Brigantin, qui voudra bien, je l'espère, se conformer aux indications soigneusement réfléchies dudit inventaire. J'exclus formellement de cette dispersion deux dessins, l'un par François Verdier, *La Parabole des nêfles*, et l'autre par Louis-Félix Delarue, *Feuille d'études avec une guirlande composée de deux cent cinquante-deux amours*, que je lègue au musée du Louvre. La vente sera faite au profit de l'Association Wanda Tacotac, reconnue depuis peu d'utilité publique, et dont, termina maître Grippe avec un léger salut de la tête, madame ici présente est la secrétaire générale, et partant la représentante légale. »

Le soir même, chez les ducs de Galard qui donnaient un grand dîner pour fêter leur partage, Miramont et Poulet se retrouvèrent aussi mal placés l'un que l'autre, au bas bout de la plus mauvaise table, présidée par un coiffeur célèbre. Aux questions énervées du conservateur, par-dessus les épaules dénudées et dodues, idéalement blanches, de la petite baronne de Beauséant, le commissaire-priseur apporta cette réponse étrange : l'association Wanda Tacotac tenait son nom d'une ancienne gloire du strip-tease, l'une

des ultimes fiancées du fameux Alain Bernardin, le maître d'œuvre du Crazy Horse Saloon. C'était tout ce qu'on en savait, pour le moment ; en somme, ce Berthelot avait dû être un sacré partouzeur.

« Dites-moi, cher ami, avançâ mielleusement Miramont, j'aimerais bien avoir accès à la collection avant tout le monde, histoire de l'étudier soigneusement avant la vente. Le prestige du Louvre, vous comprenez...

– Nous commençons l'inventaire après la levée des scellés, dans deux jours ; venez donc à deux heures, et puis comme ça nous vous remettrons tout de suite vos deux dessins, Verdier et De... De quelque chose...

– Delarue : il s'agit de deux artistes très rares et très importants. Un très beau don, vraiment ; monsieur Berthelot était un grand Français. »

Simon traversa la rue et pénétra dans l'Hôtel Drouot. Dans la poche droite de son costume (tissé d'une étoffe grise qui ne pesait rien, et d'ailleurs il n'avait même pas l'impression d'avancer, respirer ne lui coûtait aucun effort, comme s'il eut littéralement glissé au-dessus des dalles de marbre), il trouva un billet de vingt euros ; le prix affiché du catalogue de sa vente, qu'il acheta au comptoir situé à l'entrée du grand hall. « Vous avez de la chance, c'est le dernier », lui dit la vendeuse. Cela fit drôle à Simon de parler à quelqu'un de vivant. « Tout le monde l'a voulu, celui-là », ajouta-t-elle en souriant à ce client qu'elle n'aurait pas reconnu l'instant d'après.

« Alors, ces deux crétins n'en ont même pas fait imprimer suffisamment », pensa Simon avec agacement. Sur la couverture, le Watteau reproduit en quadrichromie paraissait vraiment superbe : un homme penché sous le poids du lourd cadre qu'il tenait fermement des deux mains, quelques accents d'une grasse sanguine soulignant la tension de son corps subtilement modelé avec de la pierre noire.

En empruntant l'escalier mécanique qui menait à l'étage supérieur, celui où se déroulent les ventes les plus huppées, Simon feuilleta rapidement quelques pages de l'épais catalogue. Il constata avec satisfaction que chaque dessin était reproduit et commenté à peu près comme il l'avait souhaité. Sur le palier, devant la salle Cinq dont les portes étaient encore fermées, lui apparurent tout à coup un grand nombre de visages bien connus dont pas un ne lui accorda le moindre regard.

Ils étaient tous là : Christine Grand et Miramont, le nez aquilin, pérorant à la cantonade. Mais aussi Rozenkrantz avec la légère écharpe de soie pervenche qu'il affectionnait au cours des mois d'été, les yeux brillants d'excitation derrière ses petites lunettes ovales. Près de lui se tenait Jacques Trémoli, le fameux spécialiste du Collège de France, dont plusieurs des publications érudites reproduisaient des œuvres graphiques de la collection que l'on allait disperser ; un peu plus loin, des groupes de marchands semblaient s'entretenir de la meilleure façon d'aborder de concert les enchères à venir.

Simon reconnut d'abord Weinstraub, le patron du marché des impressionnistes, ou du moins de ce qu'il en restait encore en circulation. Le Degas seul pouvait l'intéresser, dans cet ensemble où la tendance artistique se trouvait, par force, peu représentée, car dans cette école les peintres l'emportent largement sur les dessinateurs. Près de lui, mais évitant de lui parler, se tenaient Gerbillon et son épouse, des antiquaires de haut renom, les faux bronzes Louis XV vendus par monsieur finançant la galerie de dessins de madame, à l'entrée de la rue Royale. Ceux-là venaient comme on va au marché, sans but précis, décidés à ramasser tout ce qui tomberait à un prix raisonnable, et qu'ils sauraient revendre avec un bénéfice record. Cette faculté qu'a le commerce d'apprécier les œuvres non en fonction de leur valeur intrinsèque ou de leur rareté, mais selon la réaction future d'un acheteur éventuel, prêt d'avance à se laisser entraîner par un joli sujet ou un effet trompeur, voilà ce qui avait toujours agacé Simon. Cependant, en ce jour de son retour, il se sentit tout à fait indifférent à ces contingences d'un autre temps.

Avec plus d'argent et davantage de rouerie, sans doute sa collection aurait-elle une autre allure, et il lui était souvent arrivé d'envier ces amateurs aux moyens illimités qui, contre lui, surpayaient un dessin lorsqu'ils en avaient le désir. Justement deux d'entre eux, enfoncés sur le canapé circulaire de velours rouge qui trônait au milieu de la salle d'attente, examinaient le catalogue en comparant, d'une page à l'autre, on ne savait quoi.

L'un d'eux, Grandval, ne semblait pas avoir changé, toujours la même expression de commisération universelle sur le visage, qui cachait en fait une extraordinaire avidité, la passion de tout posséder, à peine atténuée par l'âge, bien qu'il ait dû dépasser maintenant les soixante-quinze ans. Mais Simon ne ressentit aucune jalousie à contempler ainsi cet aîné toujours vivant et en bonne santé. Dans l'homme qui se penchait vers ce dernier, tapotant maintenant de l'index une des reproductions du catalogue comme pour matérialiser à l'avance son désir d'acquérir l'œuvre représentée à cette page, Simon reconnut un autre de ses concurrents passés, tout aussi impitoyable, Pourcin, un ancien agent de change aux gestes raffinés qui aimait à délaissier ses affaires de gestion de patrimoine pour filer à l'Hôtel Drouot. Une fois, en s'accordant avant la vente, ils s'étaient partagé deux superbes lavis de François Boucher vendus en un seul lot, des œuvres de la jeunesse de l'artiste, infiniment supérieures à toutes les tartouillades commerciales de sa maturité. Celui qu'avait gardé Simon, il le vérifia rapidement, figurait bien dans le catalogue, et sans doute Pourcin n'aurait-il de cesse de réunir à nouveau les deux pendants, probablement exécutés le même jour et séparés pendant un quart de siècle, valorisant ainsi celui qu'il détenait déjà.

Il devait faire brûlant dans cette salle d'attente, et Simon se souvenait des odeurs, parfois fortes, que véhiculaient certaines personnes, excitées par l'approche des enchères, en d'autres fins de printemps. Mais il se trouvait à cet instant incapable d'éprouver

la moindre sensation physique. Simplement, certains visages venaient à la rencontre de ses souvenirs. Une jeune courtière rousse qu'il avait failli embrasser, le soir où venue chez lui, elle avait essayé de lui vendre un soi-disant dessin de Jacques Callot probablement exécuté *d'après* la gravure de *La Foire de l'Impruneta*, le regarda en pensant à autre chose. À tous, il leur était devenu rigoureusement inconnu. Mais il admettait volontiers d'être ainsi mort aux autres, transparent, grisé d'indifférence. Sa souffrance n'était point de cet ordre : elle résidait entièrement dans l'horrible appréhension de ce qui allait advenir.

« Tu l'as connu, toi, Berthelot ? », interrogea une voix à côté de lui, et sur le moment il fut tenté de répondre. Mais, bien sûr, quelqu'un d'autre le fit à sa place, un homme entre deux âges qu'il ne se souvenait pas avoir jamais rencontré :

« Comme ça ; on le voyait souvent ici. Un grand type avec une moustache, la bouche toujours un peu ouverte, et des lunettes d'écaille. Il achetait surtout à la salle, toujours assis au premier rang, et puis chez Prouté et Bayser, dans les années quatre-vingt, quatre-vingt-dix. »

C'était alors que les prix des dessins étaient devenus fous. Le musée Getty, le plus richement doté au monde, avait décidé de constituer une collection d'œuvres graphiques, et les adjudications record s'étaient alors succédé à un rythme infernal, chaque niveau atteint faisant paraître le précédent incroyablement bon marché. Simon, comme beaucoup d'autres particuliers, avait eu

du mal à tenir le coup, et ses achats s'étaient considérablement ralentis au tournant du nouveau siècle.

Les portes de la salle Cinq s'ouvrirent enfin, et avec un grand « Ah », la foule s'engouffra à l'intérieur. Presque toutes les places assises étaient réservées par des étiquettes, aussi Simon alla-t-il s'asseoir sur une cimaise placée sur le côté de la salle, perpendiculairement à la tribune où officierait dans un instant le commissaire-priseur. En dessous de celle-ci, déjà installé dans son fauteuil, trois coussins sous les fesses pour rehausser sa taille minuscule, l'expert Brigantin notait quelques ordres d'achat de dernière minute, deux téléphones rouges à côté de lui, et les premiers dessins à vendre, des petits formats, empilés sur sa droite. Sur le dessus de la pile, même de là où il était, Simon put reconnaître sans hésitation la superbe sanguine de Bellange qu'il avait découverte chez un brocanteur de Pouilly-en-Auxois, un jour où sa petite Austin était tombée en panne et qu'il attendait la réparation, n'ayant rien d'autre à faire qu'à errer à travers la ville, plongée dans la torpeur de l'été quatre-vingt-deux. Seule la partie supérieure du dessin, encadré dans une baguette Bérain tout abimée, était alors visible, dans une vitrine poussiéreuse encombrée de verreries et de porcelaines, en bas de laquelle sommeillait un gros chat gris, qui s'enfuit dès que Simon ouvrit la porte de la boutique. « Bonjour, madame, vous avez un bien beau minet... Qu'est-ce que vous demandez pour ce joli vase ? », et, au bout d'un quart d'heure de bavardages et de discussions, « et si avec le vase je prends

aussi ce vieux cadre, là, avec le dessin dedans, combien pour le lot ? Parce qu'on a toujours besoin de cadres, n'est-ce pas ? » Une affaire facile, qui lui avait laissé le cœur battant, une éblouissante impression de victoire qui s'était prolongée jusqu'au lendemain, semblable à celle du joueur dont le numéro, enfin, sort parmi les trente-cinq autres. À ce prix-là, il serait bien tombé en panne au fond de la province tous les jours de sa vie.

Acquis pour deux cents francs, une fois le vase revendu, le Bellange, à qui revenait d'ouvrir la vente, une tête de bohémienne coiffée d'un grand chapeau rond, peut-être une de ces jolies sorcières qui suivaient en campagne les armées mercenaires du début du XVII^E siècle et en dévoyaient les vieux soldats comme les plus jeunes, était estimé, au vu du catalogue, autour de cent cinquante mille euros. Maître Auffray venait de gravir les trois marches de son estrade, s'emparait de son marteau d'ivoire, et Brigantin tapota le micro placé devant lui, pour s'assurer du branchement. Au premier rang, la dame représentant l'association héritière s'éventait avec une revue blanche qui s'appelait, Simon parvint à le lire entre deux oscillations, *L'Infini*. Il se souvenait vaguement avoir possédé cette femme, et quelques-unes de ses amies, sous un grand lavis de Greuze accroché au fond de l'alcôve de sa chambre à coucher, bien des années auparavant, quand il ne savait quoi faire de l'amour qu'il portait encore en lui : il allait souvent dans des boîtes de nuit, des cabarets, pour regarder ces belles filles qui se déshabillaient savamment et mimaient l'amour ; l'une d'elles s'accorda à son regard.

Ce fut facile, par la première, de connaître les autres, il ne s'agissait quand même pas de véritables professionnelles, une approche sentimentale s'avérait toujours quelque peu nécessaire, et les cadeaux relativement modestes qu'il leur faisait par la suite ne l'empêchaient pas de sacrifier également à sa passion pour l'art. Une époque, finalement, où tout était meilleur marché. À l'une de ces filles complaisantes, il avait donné le choix entre un petit lavis de Tiepolo (acheté dans un lot, et qu'il ne voulait pas garder, méprisant l'art italien de ce temps) et une petite broche de chez Van Cleef qu'il tenait de sa mère. Elle s'était décidée, avec une jolie moue inquiète, pour le dessin plutôt que pour le bijou. « J'espère que tu ne me roules pas », avait-elle déclaré en riant, penchée en avant pour rattacher le haut d'un bas noir (et la nuque de son cou arqué valait à cet instant tous les Watteau du monde), « d'ailleurs ça n'est pas ton genre, on te donnerait le bon Dieu sans confession. » Combien vaudrait le Tiepolo aujourd'hui ? Il se demanda furtivement si la femme, elle aussi, n'était plus de ce monde où il venait de replonger.

L'amour payant des êtres, plus honnête peut-être que n'importe quel autre, était finalement comparable à celui des choses d'art. Lorsqu'on a consenti une fois pour toutes à l'idée que l'appropriation de la beauté, que ce soit celle des êtres ou celle des œuvres, passe nécessairement par un effort pécuniaire, beaucoup de tensions se trouvent apaisées. Ainsi ce n'était pas d'avoir payé parfois très cher, lorsqu'il était encore de ce côté-ci de la vie, qui horrifiait Simon, mais bien

cette assurance que les objets, à qui le temps confère rareté et valeur (contrairement aux femmes délaissées), durent toujours bien plus longtemps que ceux qui croient en assumer la possession. Est-ce justice ?

Trois coups brefs de marteau furent frappés avec violence, et la vente commença, au rythme rapide d'une fugue musicale. Pourcin, très excité, s'assura d'entrée le Bellange à un prix qui correspondait au double de l'estimation haute ; et, dans la foulée, le charmant lavis de Boucher, qui allait donc retrouver enfin son pendant : *L'Amour à la ville, L'Amour à la campagne*, réunis chez lui sur le même panneau, des galants quasi identiques assidus autour d'une comtesse allongée sur un sofa, ou près d'une bergère parmi ses moutons. L'amour, se souvint Simon, était délicieux lorsqu'on faisait ainsi sa cour, et jusque dans les marchandages, lorsque votre partenaire savait aussi jouer ce jeu. Mais les regrets n'atteignaient plus son cœur desséché. Par contre, l'angoisse montait en lui, comme si peu à peu on l'eût empêché de respirer, ou que son pouls (qu'il chercha sans le trouver jamais) cessa de battre. Chaque adjudication – et après le Boucher ce fut le tour d'une petite plume de Callot, authentique celle-là, que madame Gerbillon garda serrée contre sa poitrine, après l'enchère victorieuse, à un prix inattendu –, il la ressentait comme si on lui eut arraché une partie de lui-même. Et de voir ce qu'il avait ainsi réuni en trente ans dispersé avec tant d'indifférence envers lui, il commençait à supputer combien son supplice était bien choisi, d'une si parfaite

adéquation au châtement qu'il avait mérité. Car, s'il avait ordonné cette vente pour après sa disparition, jamais il n'aurait imaginé assister à ce qui ressemblait de plus en plus à une impitoyable, incontrôlable destruction.

« Nous vendons maintenant, sous le numéro 17, cette remarquable étude d'Edgar Degas pour son fameux portrait de *La Famille Bellelli*, probablement la seule recherche pour cette composition qui se trouve encore en mains privées », annonça Brigantin de sa voix hésitante. « Il y a preneur à huit cent mille euros. »

Une rumeur d'étonnement parcourut la salle, car l'estimation portée au catalogue était bien inférieure à ce chiffre. Mais sans doute des ordres d'achats importants étaient-ils parvenus de l'étranger ces derniers jours.

« Quelqu'un couvre-t-il l'enchère de huit cent mille euros ? », demanda maître Auffray, le marteau levé à hauteur de sa tête souriante et policée, les yeux traquant le moindre mouvement dans la salle, ne fût-ce que le clignement de paupières d'un enchérisseur discret. Puis il aperçut Weinstraub qui clignait de l'œil :

« Neuf cent mille, tout à fait à droite !

– Un million ! », relança Brigantin qui venait d'empoigner un de ses téléphones rouges et qui répétait à voix basse les enchères en anglais, à l'usage d'un amateur aussi discret qu'éloigné.

Ainsi, ils montèrent l'un contre l'autre jusqu'à un million huit cent mille euros. « Complètement fou », laissa échapper une dame à côté de Simon. « Mais c'est tellement beau, tellement parfait », chuchota l'amie qui l'accompagnait, coiffée d'un amusant chapeau de paille. « Je ne sais pas, il me semble que je serais toujours heureuse, avec ça en face de moi. » Et lorsque le dessin fut adjudgé à Weinstraub pour un million neuf cent mille euros, la salle entière applaudit. Derrière sa vitre, la fillette debout, tablier blanc se détachant sur des manches noires, presque tremblante encore sur le bleu-vert du papier préparé, avait tout de l'apparition irréaliste. Weinstraub, qui avait déjà acheté l'autre Degas, se saisit de celui-ci et, les deux cadres sous le bras, quitta la salle aussitôt, traversant la foule massée debout dans le fond d'un air de souverain mépris. Les spectateurs s'écartaient pour lui laisser le passage, comme s'il eut été dangereux d'effleurer des morceaux de papier qui valaient si cher. Simon, quant à lui, tendit juste un peu le cou, afin de voir plus longtemps disparaître son dessin préféré. « Mais ce ne peut être ma vie qui est en train de s'enfuir comme du sang qui coule », se dit-il, « puisque je suis déjà mort. »

Ses mains tremblaient, il faillit laisser échapper son catalogue, le rattrapa comme il put, s'ouvrant à une page qu'il n'avait pas encore lue.

C'était une manière de préface à la vente, imprimée tout au début du livret. Elle reproduisait un texte de Pierre Cruchet, le fameux critique d'art, publié quelques jours plus tôt dans *Le Monde*, et que maîtres

Auffray et Poulet avaient eu l'idée de reprendre en guise d'ouverture. Simon n'avait jamais beaucoup apprécié Cruchet, riant de ses à peu près littéraires et de ses partis pris forcenés pour les tendances les plus vulgaires de l'art contemporain. Mais les quelques lignes qui lui étaient consacrées devaient provoquer en lui une réaction bien différente :

« Les collectionneurs », avait écrit Truchet, « n'ont pas une bonne image. Leur activité, quoique inoffensive, les fait souvent qualifier d'égoïstes ou de maniaques. L'amour des choses mortes est mal porté de nos jours, où tant de vivants de par le monde crient leur malheur médiatisé et leur besoin acharné de l'aide d'autrui. »

« Cependant », continuait la critique, « devant une collection comme celle qui va être mise en vente dans quelques jours, qui ne voit qu'elle est bien autre chose que le résultat d'un caprice personnel ou d'une manie coûteuse ? La beauté de ces œuvres admirables réside *aussi* dans leur relation. Et dans l'harmonie de celle-ci. Un peu comme une vie d'homme qu'on ne juge qu'à son terme, c'est aujourd'hui que cette entreprise définitivement arrêtée par la mort prend tout son sens, au moment où elle approchait de la perfection. Un terme que nous n'employons plus guère. »

Pendant qu'il lisait et relisait ces lignes, les dessins de la collection continuaient à être dispersés, vendus aux uns ou aux autres, rejetés dans le vaste monde et séparés. Grandval acquit le beau nu de Prud'hon, sans équivalent sur le marché, là aussi pour un prix

record. Le Daumier, trois juges grimaçant semblables à des peseurs d'âmes, partit pour le Japon. Grand commerce américain et amateurs de tous pays se partagèrent les Millet et les Vouet, le grand Victor Hugo que Juliette Drouet avait taché de ses larmes, les deux Ingres aussi ambigus que séduisants. En deux heures de temps, tout était mis à bas de cet édifice qu'avait été la vie passée de Simon Berthelot. Il ne restait plus à vendre, dernier numéro du catalogue qui suivait l'ordre alphabétique des artistes, que le dessin de Watteau, l'étude de l'homme qui emballait dans une caisse un tableau passé de mode, parfaite métaphore pour une conclusion. La mise à prix fut fixée à cinq cent mille euros. Pendant que les enchères se bousculaient autour de lui, l'objet indifférent, promené de long en large devant le premier rang par un commissionnaire au visage las, parvint à proximité de Simon, alors que résonnait l'enchère d'un million huit cent mille euros. Celui-ci étendit les bras et s'en saisit un instant. L'envie de le conserver, de sauver au moins cela de sa vie enfuie, était telle qu'il hurla soudain son enchère :

« Deux millions ! Ici ! Je dis deux millions d'euros ! Ici, regardez-moi ! »

Mais, de même qu'il n'eut été capable de payer avec rien de tangible, personne autour de lui n'entendit ce qu'il hurlait. Le dessin fut adjugé pour un million huit cent mille euros à une dame suisse, l'air très prudent, installée au troisième rang. Et maître Auffray annonça dans la foulée :

« Mesdames, messieurs, nous vous remercions, la vente est terminée. »

Dans la salle vide, où les commissionnaires empilaient sans ménagement les chaises de métal, Simon demeura seul un moment, toujours assis sur sa cimaise, les pieds ballants au-dessus de la moquette grise, comme si déjà il avait réintégré le lieu sans pesanteur d'où il venait. La souffrance atroce qu'il éprouvait, comment la qualifier ? Elle lui parut soudain semblable à ce désarroi que procure l'oubli, lorsqu'on cherche désespérément à se rappeler un visage, un nom qui ne nous reviennent plus à l'esprit. Était-il donc possible que tant de moments d'une vie qu'il avait crue sienne ne soient plus rien, même pour lui ? Que nos traces, si vite, s'effacent de partout ?

Bien des années auparavant, en ce même lieu, le marchand allemand Wilhelm Uhde, dont la collection avait été séquestrée par les autorités françaises pendant la Première Guerre mondiale, avait vu ainsi tous les tableaux qu'il avait chéris dispersés en quelques instants : des Léger, Derain ou Picasso que se partageaient aujourd'hui les plus grands musées du monde. Simon se souvenait de ce que le pauvre homme avait écrit à un ami après l'épreuve de la vente :

« Il me reste le catalogue, et l'enrichissement intérieur demeure. »

La salle se trouvait parfaitement vide à cet instant, et Simon se sentit aspiré vers le bas. Seul le catalogue resta posé sur la cimaise, entrouvert à la dernière page.

« Bonne journée ? », interrogea le diabletin scrofuloux. Un immonde serpent bleuté déroulait autour de son cou huileux ses anneaux phosphorescents, et deux larmes de sang perlaient dans ses orbites vides. Vous en avez pris plein la gueule, hein ?

– C'était plus difficile que de mourir, reconnut Simon.

– Mais mourir est plus facile que vivre, vous ne saviez pas ça ? Bon, présentez-vous demain au même guichet, il y aura un de mes collègues. R.T.T. 227. Vous oublierez ce qui s'est passé aujourd'hui, et ça recommencera. Exactement pareil. Demain, et après-demain, et ainsi de suite. Votre vente durera jusqu'à la fin des temps. »